

Laval théologique et philosophique



KOPF, Joseph, *Le poids de l'amour*

Henri-Marie Guindon

Volume 34, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705653ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705653ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1978). Compte rendu de [KOPF, Joseph, *Le poids de l'amour*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(1), 100–101.
<https://doi.org/10.7202/705653ar>

la charnière entre l'être naturel de l'homme et son être destinal » (p. 54).

Dans une troisième étude — *Marxist Theory and Religious Faith. A play for Ideology and Utopia* — Louis Dupré, de l'Université Yale, discute des relations entre marxisme et foi religieuse. Après avoir souligné le caractère idéologique et utopique du marxisme, il en conclura que ce qui le distingue de la religion, c'est sa conception limitée de la transcendance. « The Marxist utopia is transcendent with respect to the present, not to the future of man. An absolute transcendence conflicts with the very notion of *praxis* as Marx conceives it » (p. 69).

Dans *Critique des idéologies et crise de la foi*, Stanislas Breton se donne comme objectif « de mesurer l'influence de la critique des idéologies sur la crise de la foi dont elle est désormais partie intégrante » (p. 71). Au terme d'un inventaire des remises en question de la critique des idéologies, il en conclut que la foi s'y trouve réduite à « une sensibilité archaïque, régie par un cohéreur institutionnel, qui la déploie en représentations intuitives du monde et en herméneutique de l'existence, où la classe dominante trouve l'instrument idéologique nécessaire à la conservation et à la justification de son pouvoir » (p. 82).

L'auteur consacre le reste de son intervention à réagir contre une telle réduction de la foi : c'est d'abord la contre-attaque du croyant sur le terrain de l'agression; c'est ensuite la réponse de la foi par le rappel du mystère de la Croix. Il en dégage qu'au nom même de la Sagesse de la Croix, le chrétien doit s'attendre à la critique et même la désirer « au double titre d'une condition d'existence qui lui rappelle ses origines et d'une situation de crise permanente qui en stimule l'approfondissement » (p. 86).

Le recueil intéressera autant le théologien que le philosophe.

R. Michel ROBERGE

Le mythe et le symbole. De la connaissance figurative de Dieu (Institut Catholique de Paris, Faculté de Philosophie, n. 2). Un vol. de 249 pp. Paris, Beauchesne, 1977.

Ce volume qui fait suite au beau volume : *Manifestation et Révélation*, vient nous prouver une fois de plus l'excellence du travail de réflexion philosophique s'accomplissant à l'Institut Catholique de Paris. Comme le précédent, il est

l'oeuvre de philosophes qui, pour reprendre une expression de Gabriel Marcel, tentent de philosopher « dans leur foi »; mais sans équivoque, ni mélange inconvenant — et d'ailleurs stérile — de genres ! Comme la *Présentation* le rappelle : « Il s'agit d'accomplir intellectuellement une sorte de trajet allant de la philosophie à la philosophie, mais en passant, pour ainsi dire, au voisinage vivant, énergétique, de l'acte croyant et de ce qu'il fait être là, lui aussi, sur le territoire de l'humain ». On aurait dit jadis (mais les termes sont pleins d'équivoques, après les polémiques antécédentes) que l'on « faisait de la philosophie chrétienne ». . . puisqu'aussi bien c'est la foi qui fait ici éclore quelque chose qui lui est propre, sur le territoire cependant pleinement humain, de l'authentique philosophie ! Les textes vont de l'Histoire (Trouillard sur Proclus; Tilliette sur Schelling et Marty sur Kant) à des recherches qui décollent de l'histoire pour en arriver à des « spéculations » plus délibérément théoriques. Leurs auteurs se recommandent d'eux-mêmes. Les textes les plus nettement philosophiques nous ont paru être : celui de J.-R. Marelllo sur *Symbole et réalité* (distinction ambiguë); celui de St. Breton : *Mythe et imaginaire en théologie chrétienne* (on sait qu'il est l'auteur du livre : *Être. Monde. Imaginaire*, paru au Seuil); enfin : le long et très fouillé texte de D. Dubarle. Nous recommandons particulièrement sa lecture. Il faudrait la faire en contrepoint de son article récent : *Essai d'approche chrétienne des pratiques de la méditation*, (*Vie spirituelle* 1977, no 621, pp. 521-545). Le tout serait d'ailleurs à lire en comparant avec les nombreuses et profondes recherches d'Antoine Vergote, de Louvain, sur l'expérience religieuse, le symbole, la prière, la philosophie de la religion, le langage symbolique sur Dieu, le nom du Père, etc. Les apports de Breton, Dubarle et Vergote sont, avec ceux de Ladrière et de Ricoeur, parmi les plus enrichissants actuellement (en langue française, à tout le moins) sur les thèmes : *Dieu et dire de Dieu*.

Jean-Dominique ROBERT

Joseph KOPF, **Le poids de l'amour**, Les Éditions du Cerf, Paris, 1977, 141 pages, 13 1/2 x 19 1/2 cm.

La monotonie est certes l'une des choses qui menacent le plus le Rosaire, monotonie d'une récitation sans relief de formules identiques, mo-

notionie d'une méditation circulaire qui fait le tour des quinze mystères comme les rames de Métro parcourent leur réseau avec arrêt aux mêmes stations. Les innombrables ouvrages qui ont traité du Rosaire n'échappent pas à ce danger en élaborant toujours sur les mêmes thèmes. Mais n'est-ce pas la même monotonie qui tue l'appétit dans notre alimentation quotidienne !

L'auteur a su éviter ce danger en présentant, après cent autres, sous une forme vraiment originale, ces mêmes mystères. Le secret de ce rajeunissement ! « Une lecture antinomique des mystères », qu'il explique de la façon suivante :

Prenons une comparaison : on ne peut saisir une sphère qu'en appuyant sur les deux extrémités du diamètre, en la prenant par les faces opposées. Tout l'ensemble peut alors être soulevé bien que nos mains n'atteignent jamais le centre.

Ainsi en est-il pour beaucoup de réalités que notre esprit cherche à saisir. Il ne peut en atteindre le noyau mais seulement les deux faces opposées qu'il s'agit de tenir ensemble. Plus les réalités en cause sont denses et pleines, moins on peut les épuiser et plus sont éloignés, jusqu'à paraître incompatibles, les aspects par lesquels on peut les saisir. Il en est ainsi spécialement des révélations qui nous sont faites par Dieu en Jésus-Christ (p. 5).

Ces antinomies, l'Auteur les groupe sous cinq titres qui forment autant de chapitres : *L'Église, Vierge et Mère; Solitude et Communion; Amour humain et Amour divin; Petitesse et Grandeur; Plans humains et Plan de Dieu*. Le tout est encadré d'un chapitre d'introduction et d'un dernier chapitre sur « le Rosaire, prière toujours actuelle » qui contient de très belles pages. En annexe, des extraits, sur le Rosaire de l'Exhortation apostolique de Paul VI sur le *Culte marial*.

Autre originalité, celle de grouper sous chacun de ces titres trois mystères. Qui aurait songé, par exemple, à mettre ensemble : Visitation. Agonie et Pentecôte ? L'idée sous-jacente qui les unit est celle-ci : une nouvelle dimension humaine, le problème de la solitude et celui de la communion, comme deux pôles antinomiques. La *Visitation*, mystère joyeux, nous présente la solitude féconde; l'*Agonie*, mystère douloureux, la solitude douloureuse; la *Pentecôte*, mystère glorieux, la communion conquérante. « Nous trouverons ici l'équilibre dialectique entre solitude et communion, intériorité et universalité, manifestant que l'ampleur même de notre communion avec les êtres est commandée par la profondeur de notre solitude avec Dieu » (p. 35).

Cette présentation schématique donnerait peut-être l'impression de nous confronter seulement à une belle construction quelque peu artificielle. Rien de tel. L'Auteur ne tombe dans aucun intellectualisme. Son intention est de porter « un regard pénétrant » sur les mystères. Il y a réussi. En les décortiquant, il est allé à l'essentiel et tout cela est dit à la fois avec simplicité et profondeur. Sur ces thèmes anciens mais renouvelés en une langue très moderne, il use de comparaisons très fraîches, prises dans la vie de l'homme d'aujourd'hui. À travers ces pages court l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour ses semblables qui donne à ce petit volume tout son « poids d'amour ».

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Dom Soghard KLEINER, **Dieu premier servi. Entretiens spirituels sur la Règle de saint Benoît**, Éditions P. Téqui, Paris, 15 x 22 cm, 369 pp.

L'Abbé général de l'Ordre de Cîteaux nous présente un commentaire de la Règle de saint Benoît parfaitement fidèle au sous-titre qu'il a choisi : entretiens spirituels. De l'entretien, le volume conserve le style oral et direct. De l'entretien préparé et mûri, il offre également la sauvegarde contre la digression et les effets de personnalité du conteur. La limite d'une conférence normale subdivise la matière en autant de sous-titres, regroupés ensuite par sujets. Certains chapitres de la Règle ne sont pas abordés, mais cette répartition quantitative favorise la lecture méditée. De l'entretien spirituel, l'ensemble reproduit le ton paisible qui demande au lecteur la syntonisation sur la même longueur d'ondes.

L'auteur entend rappeler que « l'Église place cette Règle jusqu'à nos jours parmi les livres les plus féconds en effets salutaires ». En effet, « pour des milliers de moines et des milliers de fidèles d'orientation spirituelle bénédictine, elle est la norme pratique et concrète de la vie chrétienne » (p. 22). Il choisit de réaliser son projet hors de toute polémique d'interprétation, sans recours à l'apparat critique, sans citations de commentaires précédents, même si cette information affleure à bon escient dans ses réflexions; il se place à l'intérieur de la Règle pour en inventorier les richesses.